

Le bûcheron canadien

Robert Lolliot



Robert Lollot

Le Bûcheron canadien

© Robert Lolliot, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0122-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les souvenirs de ma vie de vagabond commencent là, exactement à cette première image : il y a une table au-dessus de ma tête, et je joue à quelque chose. La pièce, une cuisine, est quasiment nue. Mes parents tiennent une petite épicerie, faubourg de Paris. Il y a une bonne, une grande fille en tablier gris, il y a un phonographe, un chien jaune et des petites souris roses, en sucre, dans la boutique. De temps en temps, quelqu'un vient acheter un litre de vin « à la tirette », des gosses viennent compter leurs sous pour acheter des bonbons, une dame achète une bricole et parle longtemps avec ma mère qui, elle, n'a pas le temps.

Mon père va travailler à l'usine. Il a une moto, une casquette, une musette. On dirait que lui non plus n'a pas beaucoup de temps.

Je joue dans la rue avec des grands. J'essaie de faire comme eux, surtout pour les devinettes, ou des rondes compliquées. Je ne dois guère avoir plus de cinq ou six ans. J'ai une petite copine tout rousse. Un jour, elle a la rougeole et nous ne pouvons nous approcher qu'à travers un grillage.

Certains dimanches le phono jouait. C'était la fête ! Mes parents, amoureux, dansaient et moi jaloux me jetais dans leurs jambes « ... on a le béguin on a le béguin pour Célestineu, on a le béguin on a le béguin pour Célestin » ou bien « Joujou Joujou petite femme, fleur de Paname, Joujou » ... Et autres immortels chef-d'œuvre du genre qu'il m'est difficile d'oublier tellement nous avons gardé ses disques longtemps.

Le 23 septembre 1934, un petit frère, Claude, est arrivé, tout blanc, tout rond, tout rose. Ma mère a couru un peu plus vite de la cuisine à la boutique, de la boutique à la chambre. Elle s'en est détraqué l'estomac et elle devait prendre des espèces de petits bouts de charbon sucrés, que j'aimais bien moi aussi !

Deux ans et demi plus tard, le 14 janvier 1937, le bébé était emporté par une broncho-pneumonie, une maladie d'avant la pénicilline. Beaucoup d'oncles, de tantes, des voisins et les grands-mères dans la maison, et tout ce monde en noir et qui pleurait. Et moi, dans tout ce mystère, qui dit « Dis papa, où il est Claude ? ». Mon père va se rappeler toute sa vie cette question poignard.

Front populaire

Un autre jour, des foules d'ouvriers ont défilé dans les rues en chantant « L'internationale », le poing levé. Un défilé ininterrompu de jambes solides, déterminées, qui passait devant la porte. C'était rond, puissant. J'ai trouvé bien plus tard, en peinture, les personnages de Fernand Léger : les mêmes.

Puis, une nuit, un feu d'artifice a été tiré sur le pont sur l'Oise. Des haut-parleurs criaient de la musique « Sur un marché persan ». Que c'était beau ! Je crois que c'était la fête de tout le monde, la fête des ouvriers, de toutes ces culottes de toile dure qui défilaient devant la boutique, « sur le comptoir », comme je disais alors en confondant le comptoir de l'épicerie avec le trottoir de la rue.

Sont arrivés à cette époque, avec le Front populaire, les congés payés, le train pour aller voir la mer. Et les babas au rhum le dimanche.

On allait quand même vendre des oranges ce jour-là, devant le stade de football. On n'en vendait pas beaucoup, mon père et moi, mais j'aimais bien. : je jouais au marchand, pour de vrai !

Comme les autres mioches j'ai eu, un été, ma pelle et mon petit seau, et nous sommes partis à la mer, loin, au Portel près de Boulogne. Comme beaucoup, c'était la première fois que nous voyons la mer.

J'étais resté pourtant un enfant triste, taciturne. Et j'ai failli un soir finir tristement, isolé sur un rocher la marée montante. Le premier voyage se serait achevé là !

De cette période d'avant-guerre, il me reste aussi le souvenir de deux grandes excursions. L'une à Paris, pour l'exposition de 1937, avec le métro, ses couloirs gonflés de monde et au-dessus des têtes les belles briquettes blanches, toutes brillantes, des voûtes. « Trocadéro ». On sortait devant des jets d'eau de toutes les couleurs. Il y avait partout de la lumière, des drapeaux, des groupes de gens qui s'étonnaient très fort.

On m'expliquait : ici la Tour Eiffel, ici le Palais de Chaillot, plus loin les Invalides. Là le pavillon des Russes, et celui des allemands. Oui, c'était une belle image de paix...

L'autre balade, c'était au Havre. Nous étions allés voir le « Normandie ». Imaginez comme c'était haut, là-haut, pour un bonhomme de six ans, de regarder depuis le quai, en levant le regard tout au long de l'étrave, le nez de ce bateau !

Encore des foules de gens, et puis le grand salon, d'un bord à l'autre, pour moi plus haut et plus vaste qu'une cathédrale. Et plein de choses qu'il ne fallait pas toucher, seulement regarder.

— Salope ! Traînée !

— Grosse vache !

C'était gai le logement dans la cité ouvrière où nous venions d'arriver, avec une vue imprenable sur l'arrière de l'usine Marinoni.

D'un balcon à l'autre, les femmes s'invectivaient au moins un bon coup par semaine. Je crois maintenant que c'était pour se prendre à témoin de cette misère. Peut-être qu'au fond elles n'en voulaient pas à mort aux autres.

Mais va savoir ! Avec ces saloperies de dénonciations après, quand la guerre est venue...

Mais moi, quand j'entendais ma mère, qui frottait son linge sur le balcon large comme une passerelle, se faire insulter, nul ne peut dire comme j'avais mal.

Au bout d'un couloir sous les toits, après des escaliers en bois et une autre passerelle, j'avais ma chambre avec une lucarne qui permettait de voir le bout d'un poteau.

Mon père avait transformé pour moi le grenier en chambre. Autour, ce n'était que des greniers. La nuit, j'étais vraiment très seul là-dedans ! Mais je n'ai jamais eu peur de l'obscurité, de la solitude du silence et même, si le bois craquait un peu, c'était délicieux !

Je lisais énormément n'importe quoi, surtout les romans de la collection « Stella », Jules Verne, et le « Journal de Mickey ».

Avec les petits voisins on jouait dans la rue. Il y avait aussi un petit bois, une forêt pour notre taille, une merveille pour les aventures en galoches.

On faisait aussi semblant de se battre. Moi j'étais plutôt chétif. Les recherches de virilité se faisaient dans quelque couloir de cave, ou dans un grenier, où petits garçons et petites filles jouaient au docteur en se montrant tout.

Qui est quoi n'était pas trouble à cette époque-là ? La vedette de la TSF et des journaux, plus encore que Tino Rossi ou Jean Lumière, était monsieur Chamberlain, l'homme au parapluie, qui voyageait beaucoup et qui allait sauvegarder la paix.

Incroyable comme les grandes personnes cherchaient à se rassurer ! Et là je parle de gens comme nous, qui venions tout juste d'arracher aux « gros » le droit à quelques périodes de repos, le droit de mettre un peu le nez dehors comme des lapins au sortir de leurs terriers d'hiver.

Les temps tout de même étaient durs. Il n'y avait pas que les coups de gueule avec la mère Beaufils dans ces HBM de bois et de briques – dans le linge qui

séchait et les odeurs d'eau de Javel. Le mioche rêveur que j'étais se trouvait souvent douché. Le jour, par exemple, où j'ai perdu un billet de dix francs en revenant des « coopérateurs » m'a laissé des souvenirs. Et seule la terreur qui m'a fait arriver à la maison en tremblant, après avoir balancé un peu trop fort mon cartable en carton bouilli dans l'eau du Petit Thérain, m'a évité une courte gifle et un long sermon. En fait je n'étais pas battu, mais ça criait fort !

L'école aussi était sévère. Les instituteurs étaient des personnages craints et respectés. Au coup de sifflet les rangs étaient droits et le chahut si exceptionnel qu'il ne pouvait provenir que d'une maladresse. En classe on ne mouftait pas.

J'étais sans doute un des plus doux enfants et pourtant j'ai connu, dans un de ces cours moyens, les retenues pour conjuguer les verbes du deuxième groupe, et même la séquestration dans l'armoire aux balais, d'où je sortais si commotionné que le maître, alors, me reprenait doucement, avec une image et des gestes tendres.

J'en ai en tout cas gardé un profond respect pour ces enseignants, dont je ne me rappelle aucune méchanceté et dont l'autorité et la compétence modelaient finalement des âmes et des esprits solides.

Et puis ma foi les heures de liberté, quand on se retrouvait le soir avec les galopins de la rue, avaient du goût !

Bien des randonnées étaient des exploits. Ce serait bien dommage de ne pas avoir connu les galopades effrénées, provoquées par un paysan furieux après la razzia d'un verger. Plus drôle en tout cas que la visite du garde champêtre chez les parents après avoir incendié – involontairement – une prairie.

D'autres tours finissaient plus mal. Près d'une usine abandonnée, où nous acharnions à démolir à coups de pierres les derniers carreaux, il y avait des wagonnets sur leurs rails. Ils faisaient nos délices jusqu'au jour où l'un de nous laissa sa jambe sous l'un de ses jouets. Il a dû la récupérer nous avions eu très peur.

Il y avait des joies plus innocentes comme fumer du viorne près d'un feu de branches ou braisaient quelques patates en « dérobée des champs », ou se balancer sur les plus hautes branches, ou bien se sentir au coude à coude, prêts à la guerre contre « ceux d'à côté » (un village qui s'appelait Thiverny où l'on citait des « durs »). Mais je ne me rappelle rien de ces guerres-là et je crois même qu'elles n'eurent jamais lieu.

La guerre

Par contre en 1939 arriva la guerre. Les premiers jours après la déclaration de guerre ne changèrent d'abord rien à notre vie de gosse. Les tragédies allaient bientôt se jouer. Déjà chez nous il y en avait une, très grave.

La naissance d'une belle petite fille, Claudette, le 10 février, consolait enfin mes parents, un peu, de la mort de Claude. Je revois mon père la faire sauter dans ses bras, la lancer haut en l'air et la rattraper. J'avais peur qu'il la laisse tomber !

On craignait beaucoup, alors, la tuberculose. Elle était fréquente et les sanatoriums nombreux.

Puis est arrivé le fameux vaccin BCG. Une infirmière est passée à la maison et a laissé un flacon. A-t-elle dit ce qu'il fallait en faire ? Est-ce qu'on a donné ça au bébé comme un sirop ?

Ma petite sœur allait devenir infirme pour la vie.

Il y a quelque chose de surhumain dans le courage de mes parents, après le deuil de Claude et ce diabolique retour de joie. Il faut imaginer ce qu'il y avait d'affreux dans cette joie devenue un petit monstre hydrocéphale ! Une tête, inerte, devenue plus grosse que le corps à six mois. Une opération à Paris tentée par le professeur Vincent, puis de longs séjours de ma mère, ne lâchant plus son bébé, à la Pitié.

Pendant de longues années, le rire n'existe plus chez nous.

J'étais souvent en solitaire, ayant appris plus vite la tristesse que l'insouciance. Je trouvais des cadres à cette grisaille. Nous habitions donc rue de la Gare et vraiment pas loin des trains.

Il y avait des voies de garage avec des wagons vides et des échappées d'herbe entre les rails. Il y avait le bois dénudé l'hiver. Et puis les petites tâches que j'effectuais seul, comme de ramasser du crottin de cheval pour le jardin, derrière le passage de l'éboueur et de son tombereau, ou bien aller faire la queue devant les boutiques pour des rutabagas, des topinambours, ou les rations autorisées par les tickets.

J'avais aussi découvert derrière un mur, sur le chemin de l'école, des morceaux de pâte à modeler, et j'essayais de créer des personnages.

On avait l'impression qu'il y avait davantage divers que de printemps, et il paraît que c'est presque toujours comme ça quand il y a la guerre. Je revois des glissades sur les clous des galoches, sur les champs gelés, avec d'autres écoliers. Et mon père qui ramenait du charbon, prêt à l'usine, dans ses bleus. Et cela se

voyait de loin ! Pour se chauffer à la maison, il fallait d'abord se dépenser de longs moments dehors...

Mes parents et moi nous allions, parmi bien d'autres, passer au tamis un dépôt de crassier près de l'ancienne usine. On y passait des heures entières avec le gel au bout des doigts, et les regards d'envie des autres cribleurs, lorsqu'ils nous soupçonnaient d'avoir trouvé un meilleur coin que le leur !

« Un pauvre diable suspendait ses chaussettes à un clou, un autre pauvre diable les lui a volées » écrivait Gorki...

D'autres fois, en partant tôt matin et en regardant bien si le garde champêtre n'était pas dans le coin, je suivais mon père à l'abattage clandestin de quelque arbre. Je crois que peu de bûcherons travaillaient aussi vite ! Heureusement le garde était, ou faisait, le sourd (déjà il n'avait qu'une jambe !) car les coups de cognée s'entendent bien, au petit matin, près d'un village où l'on commence à ne plus dormir. Chaque coup semblait faire aussi mal à mon père, par la crainte provoquée par ce bruit, qu'à l'arbre.

Enfin on ramenait ça et on le débitait plus tranquillement, à l'aide de coins, sous le porche.

Je serais bien incapable d'affirmer les actions de ce temps-là avant ou après l'occupation. Tout est venu si vite que je revoie presque en même temps l'arrivée des réfugiés de la guerre civile espagnole. Mais c'était bien avant, oui en 1938, que j'ai vu des gens aux allures pitoyables derrière des grillages. Ils étaient là, derrière, parqués comme des gueux dans une grande cour, avec des bardas en guenilles et des valises à ficelles. Et l'on prenait pitié.

Et il y a eu l'exode, le premier exode. Un jour, on a fermé la maison à clef, on a fait nos adieux, et on est parti à pied en poussant une voiture d'enfant et quelques bricoles, rejoindre de longues files de gens qui marchaient, comme nous, droit devant. Nous n'avons pas pu aller bien loin, sans doute guère plus loin que Persan-Beaumont. Et tout était absurde dans cette fuite vers nulle part, et gris, et scandaleux.

Les bistrots, submergés, vendaient l'eau du robinet. On couchait n'importe où, n'importe comment, dans des salles d'attente. Et des haut-parleurs ou des rumeurs disaient que des mères ne retrouvaient plus leurs petits.

Il y avait aussi des attaques d'avions, en piqué, sur notre malheureuse foule. Il paraît que c'était les courageux italiens qui nous mitraillaient, nous faisant nous coucher à plat ventre dans les fossés.

Un jour, peu après, on est revenu. On a rouvert les portes et les fenêtres, enlevé la poussière. Et rien d'autre que cette poussière n'était arrivé.